

(...)

*We were in a small cafe
You could hear the guitar play
It was very nice
Oh, honey it was paradise.*

Quelle sorte de paradis cela pouvait-il être en 1973 quand Lou Reed chantait ainsi Berlin au pied d'un mur symbolisant, au moins qu'on puisse dire, une porte fermée sur un monde qu'on avait le désir de réformer, dans la même fusion rédemptrice que celui qui nous portait. Et, ambiguïté suprême, ce mur était devenu un monument de l'art moderne. Du moins la face qui nous était visible, la face Ouest. Support de toutes les rages, d'un imaginaire politique ou créatif, le Mur avait gagné un statut d'œuvre d'art. Dès sa destruction, ses morceaux, ornés de graffitis ou de fresques avaient acquis une valeur marchande. La plus value du béton, du sang, de la mort et de la honte mélangés. Christine avait fait allusion, à plusieurs reprises, à une vente aux enchères, dans une galerie d'art (de Monaco ? Mais sans aucune certitude, nous devons essayer de nous renseigner) de panneaux entiers du Mur de Berlin recouverts de fresques. Des artistes s'étaient regroupés pour réclamer, via la justice, leur dû sur les œuvres ainsi monnayées. A plusieurs reprises, cette anecdote était revenue dans nos conversations. Christine ne manquait jamais de rappeler que nous étions les propriétaires de la sous-couche et qu'à ce titre nous devons faire valoir nos droits. Mi-sérieux mi-plaisantins, nous nous voyions engagés dans une procédure loufoque. A la condition que l'auteur du tag recouvert par mon poème ne demande, à son tour, ses royalties. Et encore : nous nous sentions capable de jouer aux poupées russes avec les marchands du temple.

(...)

A l'heure
Où les rideaux se baissent
Sur les vitrines
Comme les paupières d'un monde fatigué
Il nous reste le temps
Tous les temps que nous voudrons
Pour faire du lèche béton.

[Denis Soubieux, texte de la lecture du 16 juin 2007, soirée Raison basse]